

J'AI MON CR...
DE VOYAGE !

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : J'ai mon cr... de voyage ! / Catherine Bourgault.

Nom : Bourgault, Catherine, 1981- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250034549 | ISBN 9782898672088

Classification : LCC PS8603.O9468 J35 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Patrik Roberge

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CATHERINE BOURGAULT

J'AI MON CR... DE VOYAGE !



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Un bébé... ça presse!, 2024

Une virée à l'hôtel (collectif), 2024

Danger! Femmes au volant, 2023

C'est le bout de la..., 2022

S.O.S. On est pris avec le père Noël!, 2021

Danger! Filles sur le chantier, 2021

S.O.S. On est pris dans l'ascenseur!, 2019

Danger! L'ex de mon chum est une..., 2018

Danger! Ma belle-mère débarque, 2017

Danger! Femmes en SPM, 2016

Es-tu au régime? Moi non plus!, 2015

Comment arranger son homme, 2015

Sortie de filles

1. *Parce que tout peut changer en une soirée...*, 2013, 2022

2. *L'enterrement de vie de jeune fille*, 2014, 2022

3. *La fin de semaine de camping*, 2014, 2023



Catherine Bourgault – Auteure



catherine_bourgault_auteure

À maman

1

LILY

Le bruit de mes talons perturbe l'atmosphère feutrée. Je marche d'un bon pas, alors que la plupart des gens que je rencontre ont la tête dans le cul. Ils se traînent les pieds, un café à la main. Des gens cernés, vêtus de simples ensembles de jogging un peu trop grands, le visage à moitié dissimulé par leur capuchon. Je les admire d'être capables de mettre le nez dehors comme ça. Leur vie doit tellement être simple ! Je suis la seule zélée qui a sorti son fer plat au milieu de la nuit... Certains font la sieste à même le sol, un sac de voyage leur servant d'oreiller. C'est peut-être l'ambiance normale dans un aéroport à trois heures du matin. Je m'attendais à ce que ce soit plus vivant. Un endroit qui ne dort jamais. Des arrivées. Des départs. Des adieux. Des retrouvailles. Il y a bien quelques familles fébriles de partir dans le Sud, mais autour, tout est calme.

Je croise mon reflet dans la vitrine teintée d'un restaurant chinois. Pas pire. Ça ne paraît pas que j'ai une rivière qui me coule dans le dos. Je traîne depuis vingt minutes une valise aux roulettes bloquées. Non, j'ai presque l'air d'une fille heureuse de partir en voyage. *Tant mieux.* Je cherche ma porte d'embarquement. Je n'ai personne à qui sourire, mais je souris quand même. Comme si la circulation sanguine de mes doigts n'était pas coupée par la poignée de mon bagage. Comme si cette

escapade imprévue était un cadeau, alors qu'en réalité, c'est tout le contraire. Une semaine en Jamaïque. Sept jours. Cent soixante-huit heures.

Mais qu'est-ce que je vais faire de tout ce temps?

Je souris un peu plus, histoire de me convaincre que je vis ma *best life*. Qui ne rêverait pas d'un séjour au soleil en plein mois de février? Les rues de Montréal ne sont pas encore déneigées de la tempête de la semaine dernière, et MétéoMédia annonce une nouvelle bordée mercredi. N'importe qui préférerait se sauver sur une plage. Ma conscience me rappelle que c'est sûrement ce que je fais. Je me sauve. Mais ce n'est pas l'hiver que je fuis. C'est plus compliqué que ça.

Je repère enfin le numéro de la porte d'embarquement écrit sur mon billet imprimé sur une feuille huit et demi par onze froissée. Plus j'approche, plus c'est bruyant. L'aéroport peut bien être désert, tout le monde est rassemblé ici! Je prends une petite pause pour changer mon bagage de main. Maudite cochonnerie. Il ira directement dans le conteneur à déchets en revenant. J'ai l'air de tirer un piano à queue. Prête pour franchir le dernier droit avant de pouvoir m'écraser sur une chaise pendant deux heures en attendant le vol, je contourne la dame qui lave le plancher avec l'enthousiasme d'un lundi matin. Je l'entends me prévenir de faire attention. Je hoche la tête pour lui signifier que j'avais déjà remarqué la flaque d'eau. Je n'ai pas une grande confiance en mes bottillons, j'opte alors pour la technique des petits pas de souris. Sauf que l'homme qui dort sur sa chaise bloque ma route avec ses longues jambes étendues devant lui. Ma valise accroche le bout de sa semelle. Dans la foulée, son téléphone glisse de sa cuisse et tombe au sol.

Il ne bronche pas.

Je me penche pour récupérer l'appareil et, en me redressant, je constate l'horreur. La vitre est craquée. Pas une petite éraflure. Des lignes traversent l'écran d'un coin à l'autre dans un motif de toile d'araignée. Oups. Mine de rien, je le repose côté face contre sa cuisse. Les deux sièges de chaque côté de lui sont libres, comme si personne ne voulait le déranger. Je m'installe sur celui de droite. C'était ça, ou me mêler au groupe qui médite en cercle devant la porte d'embarquement. Assis par terre, yeux clos, mains sur les genoux, paumes vers le ciel... Vêtus de chemises en lin boutonnées jusqu'au menton avec des boutons en bois, on dirait les membres d'une secte écoresponsable sur le bord d'atteindre le nirvana entre deux escales et un sandwich hors de prix. Quoiqu'un petit cours de pleine conscience improvisé me ferait peut-être du bien.

Je souffle pour évacuer la pression. *Je suis en vacances.* Enfin, pas vraiment. Je le prends plutôt comme une tape sur les doigts de la part de mon patron.

— Vous avez besoin de vacances, je crois... Voyons voir... Ah ! Lily, c'est bien ça ? a-t-il hésité après avoir jeté un œil à son écran.

Ça, c'était hier après-midi. J'ai été convoquée par la direction. Pas mon supérieur immédiat. Oh que non ! Mais par le *big boss* en personne. Celui qui ne sort jamais de son beau bureau entièrement fenêtré et qui ne connaît pas le nom de ses employés. Il a retiré ses lunettes avant de croiser ses doigts sur la pile de feuilles devant lui.

— Allez vous reposer pendant qu'on gère la crise à l'interne.

Je suis encore sous le choc de m'être retrouvée dans une mêlée avec un client. C'est la première fois de ma vie que je reçois une réprimande. Du moins, quelque chose de plus sérieux que mon père qui m'envoie dans ma chambre parce que j'ai chanté

pendant qu'il était au téléphone avec quelqu'un d'important. Mon parcours scolaire est un long *standing ovation* couronné à chaque étape de prix et de sourires de profs. Partout où je passe, je suis la meilleure. On me répète que je suis brillante, belle, sympathique... Je me défonce au travail depuis deux ans pour dépasser les attentes, et puis pouf ! On me balaie du revers de la main à cause d'un petit promoteur baveux. Ian Leflambeau. Il possède tout un parc d'immeubles à condo. Ça m'occupe à temps plein depuis des mois, mais je ne suis pas assez efficace à son goût. Il a menacé de changer de boîte si on ne faisait pas mieux. Pourtant, je réussis à les vendre ses foutus condos trop chers et à peine plus grands que mon *walk-in* !

Bon, je n'aurais pas dû lui balancer ça en pleine face. Ç'a été plus fort que moi. Quand il m'a dit que j'étais belle, mais pas très convaincante, j'ai explosé. Moi, la reine du camouflage des émotions, j'ai craqué. C'était la goutte de trop dans toute la merde qui me tombe dessus depuis trois mois. J'avais tellement honte en sortant du bureau du grand patron. J'ai maintenant une plainte d'un client à mon dossier. Par ce congé forcé, on me fait comprendre que je n'ai pas été à la hauteur. Pire, que je ne suis qu'une courtière parmi tant d'autres qu'on peut vite remplacer. Je ne fais pas le poids contre un promoteur immobilier qui rapporte beaucoup d'argent.

J'ai réservé un voyage au hasard. L'endroit m'importait peu. Tout ce que je voulais, c'était un départ rapide. Pas question de tourner en rond dans mon salon en attendant l'appel pour me faire part de leur conclusion.

Gestion de crise, mon œil !

Après seulement quelques minutes, je comprends pourquoi personne n'était assis ici. La tête de mon voisin oscille de

gauche à droite, jusqu'à sérieusement s'incliner de mon côté. Je me tasse un peu plus sur ma voisine qui bouffe ses Doritos comme s'il n'y avait pas de lendemain.

— Si jamais l'avion crashe, j'aurai au moins mangé une dernière fois ce que j'aime le plus au monde, me dit-elle en essuyant vite fait ses doigts orange sur son jogging.

Une optimiste. Je décale le haut de mon corps sur la gauche. Finalement, je préfère mon voisin qui cogne des clous. Je n'ai pas mon cellulaire pour passer le temps. C'est long attendre avec les mains vides. Ça aussi, ça fait partie du plan de mon congé forcé. J'essaie de me convaincre qu'un sevrage complet me fera du bien, même si c'est plutôt une façon de ne plus voir les notifications d'alertes de mon proprio apparaître sur mon téléphone. Au moins trois par jour. J'ai fait confiance à une amie qui me proposait de sous-louer l'appartement de son cousin. *Big fail*. Sur le coup, ça me semblait être la solution parfaite. J'étais en pleine rupture amoureuse, il fallait que je déménage au plus vite. Dans le tourbillon, j'ai précipité les choses en préparant un contrat de base avec le gars. Je lui verse le montant du loyer pour qu'il paie ensuite le proprio.

J'ai appris cette semaine que le cousin en question est introuvable et qu'il n'a pas payé le loyer depuis bien avant que j'emménage. Il reçoit mes virements de je ne sais où. Mille cinq cents dollars sur mon bras ! On me menace de poursuite. Je dois rembourser tous les mois impayés, même ceux avant que j'habite ce quatre et demi beaucoup trop cher pour la vue sur le mur en brique de l'immeuble d'à côté. Bah ! C'était temporaire, en attendant de trouver mieux en juillet. On me parle maintenant d'amende, en plus du remboursement, et d'éviction... Je n'ai aucun recours, car le gars n'a pas signé son vrai nom sur notre contrat. Je me suis fait avoir comme une débutante. Comment j'ai pu échapper ça ? C'est ma *job* ! Je passe mes journées à réviser des contrats, à m'assurer que

tout est en ordre. Et là, entre deux sanglots, je n'ai pas vérifié. On a signé l'entente sur le coin d'une table d'un resto italien, puis j'ai noyé ma peine avec une montagne de pâtes extra sauce Alfredo et le bar à pain à volonté.

Mon amie pense que le cousin est quelque part à Londres pis elle est désolée pour ça. Ah ! C'est tout ? Ben oui. Elle n'a pas un sou pour m'aider avec cette merde.

Elle n'est plus mon amie.

J'ai un mouvement de recul lorsque la tête du gars endormi touche mon épaule. Il se redresse et reprend vie. À la façon dont il s'étire, on dirait qu'il émerge d'une nuit de douze heures. Il se lève juste assez pour glisser son téléphone dans sa poche sans le retourner. Son regard descend plutôt sur mes vêtements. Lui, il ne porte pas de jogging, mais il est tout de même en mode décontracté. Jean. Casquette. Ses yeux m'examinent dans un lent mouvement de haut en bas, et de bas en haut. Un léger sourire en coin se dessine sur ses lèvres.

— Voyage d'affaires ? me demande-t-il, la voix pleine de sommeil.

— Euh, non. Des vacances.

— Ah bon, dit-il en haussant un sourcil.

2

RYAN

Mon cerveau flotte dans un épais brouillard de fatigue. J'ai travaillé toute la nuit pour régler les dossiers urgents avant de partir. J'avais prévu dormir dans l'avion. Cinq heures de vol, c'est parfait. Mon corps a lâché à la seconde où j'ai posé les fesses sur la chaise. J'étais seul dans l'aire d'attente silencieuse, mais maintenant, ça grouille de monde. D'ailleurs, il y a une superbe fille assise à côté de moi. Elle me fait penser au mannequin sur l'affiche géante qui tapisse la façade du Winners au centre-ville. Veste mi-cuisses. Bottillons. Cheveux pâles soigneusement ondulés. Visage figé.

— Peur de l'avion ?

— Pas vram... , commence-t-elle avant d'être interrompue par la femme à sa droite qui se penche pour me parler.

— Avec tous les accidents qu'on a vus dans l'actualité dernièrement, vous avez raison d'avoir peur.

Ma voisine se crispe en se tassant un peu vers moi. Tout m'indique qu'elle veut créer une distance entre elle et l'intruse aux doigts orange. Je m'incline pour lui répondre.

— Surtout que nos vies seront entre les mains d'un pilote de soixante-dix-huit ans presque aveugle. J'espère que votre testament est à jour ?

Elle cesse de mastiquer, des miettes de croustilles collées au coin de ses lèvres.

— Un testament? Merde, marmonne-t-elle avant de se lever et de se diriger au comptoir du service à la clientèle.

La fille à côté de moi désapprouve ma blague. Elle tique en secouant la tête, et le mouvement donne un effet de cascade à ses cheveux qui glissent sur ses épaules.

— C'est pas très gentil d'effrayer les gens comme ça.

— Je voulais pas l'effrayer, juste qu'elle aille s'installer ailleurs. Je peux lui dire de revenir, si tu y tiens!

Elle attrape mon poignet quand je lève mon bras pour interpeller la maniaque aux Doritos.

— Ça va, grogne-t-elle.

Je pince les lèvres pour ne pas éclater de rire en la voyant regarder nerveusement autour de nous, question de vérifier si quelqu'un nous observe. Juste pour voir le malaise sur son visage, j'ai envie de faire n'importe quoi pour attirer l'attention sur nous. Alors que je m'écrase dans ma chaise en souriant, la méfiance vrille dans ses grands yeux bruns.

OK, je commence à cerner le type de personnalité. Cheveux bien coiffés. Ongles impeccables. Vêtements chics. Petit souci d'image, peut-être? Probablement une première de classe. Je ne ferai rien pour la gêner, mais je la laisse dans le doute. Elle me toise, le front plissé, pendant que je tapote mes doigts ensemble, comme si je préparais un mauvais coup. J'aime bien déstabiliser les gens qui se préoccupent un peu trop du regard des autres. Elle me fixe sans ciller. Notre joute muette se transforme rapidement en défi. Qui baissera les yeux en premier?

— Tenez, c'est pour vous.

Nous tournons notre attention vers l'homme qui nous tend à chacun un petit sachet contenant une substance blanche.

— C'est du sel, précise-t-il d'une voix basse et convaincante. Gardez-le sur vous en tout temps, il vous protégera des mauvais esprits pendant le vol.

Je devrais pouffer de rire et l'envoyer voir la femme aux Doritos, mais le gars a une aura ensorcelante. Ma main se lève toute seule pour saisir le sachet. Ma voisine fait la même chose, puis il continue sa distribution. Se proclamant protecteur de nos âmes, ses gestes sont solennels. Finalement, je pense que tout est dans la chemise en lin avec les boutons en bois. Ça lui donne la prestance d'un gourou bohème, capable de rameuter un groupe.

— Crois-tu à ça ? me demande la fille, incertaine.

On fait tous les deux sautiller le sachet entre nos doigts.

— C'est pas l'ail qui éloigne les mauvais esprits ?

— Non, répond-elle, l'ail, c'est pour les vampires.

— Ah ! C'est ça...

Je suis vraiment en train de me questionner sur le lien entre le sel de table et les esprits ? Je hausse les épaules avant de glisser le sachet dans ma poche.

— La bouffe est toujours fade en avion, on devrait le remercier !

J'ai droit à un premier sourire. C'est discret et ça ne dure pas longtemps, mais c'est suffisant pour me donner un aperçu de son visage lorsque ses traits sont détendus. Les gens autour sont polis, ils acceptent tous leur précieux d'un geste robotique. Ou le gars a vraiment le pouvoir d'hypnotiser. Il semble être

avec la *gang* qui prie ou qui médite en cercle. Le lin est à la mode. Chemise pour les hommes, jupe pour les femmes. Ou vice versa. Pour certains, le genre n'est pas clair.

Je me résigne à sortir mon téléphone. Il vibre sans arrêt depuis que j'ai ouvert les yeux. J'ai réservé mon voyage sur un coup de tête hier midi et je sais que ce ne sera pas vraiment des vacances. Je vais devoir éteindre des feux toute la semaine. Pas de répit pour les travailleurs autonomes, on travaille partout, tout le temps. En plus, le *timing* est mauvais, c'est une grosse période pour les courtiers hypothécaires. On dirait que tout le monde se donne le mot pour renouveler leur hypothèque avant l'été.

Je sourcille en voyant mon écran. Bordel ! La vitre est craquée et pas qu'un peu ! Je glisse mon doigt dessus. Au moins, ça fonctionne encore. J'ai un vague souvenir d'avoir senti l'appareil tomber pendant que je somnolais. Je me tourne vers ma voisine qui m'observe avec beaucoup d'insistance et je lui pointe mon téléphone.

— T'as vu ce qui s'est passé ?

Elle fait signe que non. J'incline la tête, intrigué par l'expression au fond de ses yeux. Mon neveu avait la même la fois où il a mangé mon paquet de jujubes en cachette. La honte de mentir mélangée à la peur d'avouer la vérité. Je n'insiste pas et me concentre sur mes messages. À travers les fragments en forme de flocon de neige, je tape délicatement une réponse à mon client inquiet que sa femme découvre qu'il finance le nouveau VUS de son ex. Je ne m'attendais pas à devoir jouer au psy en devenant courtier hypothécaire. Je reçois des confidences plutôt intimes. Des couples qui se séparent où l'un doit racheter la part de l'autre. Des jeunes qui se démènent à tenter d'augmenter leurs revenus pour espérer un jour devenir propriétaire. Des personnes âgées dans des situations

précaires. Je dois gérer des humains stressés d'obtenir leur financement à temps et qui ont peur de perdre leur maison de rêve. D'autres veulent tout faire vite pour se débarrasser d'un conjoint encombrant. Je les écoute. Je calme leurs angoisses. Je fais des miracles pour que chaque dossier fonctionne. Ça me prend beaucoup de mon temps et de mon énergie. Moi, ma force, c'est les chiffres, pas les émotions !

Je ferme mes courriels pour ouvrir Instagram. Mon index tombe aussitôt sur la loupe. Le nom de Billie est déjà dans les recherches récentes. Elle a changé sa photo de profil. Terminé la finissante au sourire angélique. Elle est maintenant en bikini sur une plage, cocktail à la main. Un verre bleu avec un ridicule palmier jaune en décoration... On avait toujours dit qu'on habiterait ensemble quand elle terminerait ses études. Elle a étiré ça sur sept ans. Un bac n'était pas assez pour elle, ça lui prenait une maîtrise. J'ai été patient. Comme prévu, elle a emménagé dans mon condo l'été dernier. Tout se passait bien. En tout cas, de mon côté. Puis, du jour au lendemain, tout est devenu trop pour elle. Je suis trop sérieux. Je travaille trop. Elle a envie de s'amuser après toutes ces années d'esclavage universitaire. Et à ce que je vois sur ses réseaux sociaux, elle s'amuse solide. Bref, ç'a éclaté. On s'est engueulés avant qu'elle me crie par la tête qu'elle me sacrait là. Honnêtement, je ne pensais pas qu'elle était sérieuse. Je me souviens m'être dit qu'on traversait juste une crise et que tout s'arrangerait vite. Erreur. Trois semaines qu'elle repousse mes tentatives d'avoir une vraie discussion. Alors, quand j'ai vu les *stories* d'elle en train de faire la fête en Jamaïque avec sa *gang* de filles, je n'ai pas hésité, il fallait que je la rejoigne. J'ai réservé quelques jours au même hôtel. J'ai besoin de lui parler. Tous les couples vont dans le Sud pour se réconcilier, non ? Un contexte parfait pour se retrouver !

3

LILY

Sur la pointe des pieds, j'essaie de voir pourquoi rien ne bouge. On nous a appelés pour l'embarquement, mais nos amis chasseurs de fantômes semblent bloquer l'accès à la passerelle. De ce que je comprends, ils veulent vérifier si des mauvais esprits hantent l'avion avant de laisser les passagers entrer. On est donc entassés les uns contre les autres à espérer que le personnel leur fasse entendre raison. Les gens soupirent. Certains sont effrayés. Mon voisin de siège m'a suivie. Il est juste assez près pour que je le sente dans mon ombre, mais pas assez pour que ça soit intrusif. De temps en temps, il pose une main dans mon dos pour me stabiliser lorsque je tanguis sous l'effet du mouvement de foule.

— Et on fait quoi s'ils déclarent qu'il y a des fantômes dans l'avion ? demande-t-il en se penchant au-dessus de mon épaule.

Je tourne légèrement la tête vers lui :

— Aucun souci. T'oublies que notre sachet de sel est là pour nous protéger ?

— C'est vrai, ça ! ricane-t-il. Eh ! Tout le monde ! lance-t-il à l'assemblée. On s'en fout des esprits, on a du sel plein les poches, on va être corrects !

Je serre les dents et lève le pied pour l'atteindre avec mon talon. Je sais que j'ai visé juste lorsque je l'entends grogner. Je pivote. Je crois que mon regard dit tout, car il hausse les épaules avec une innocence adorable. Je me rapproche de lui pour être certaine qu'il comprenne mes murmures énervés.

— Mêle-toi de tes affaires ! On va passer les cinq prochaines heures enfermés avec eux dans le ciel, ce serait le *fun* que ça se passe bien.

La voix du chef de la troupe s'élève au-dessus de la vague de protestations.

— Excusez-moi, dit-il, une main sur son cœur. Je voudrais préciser une chose importante. Monsieur ne connaît pas le lien entre le sel et les âmes errantes. Il ne nous protège pas, il permet de détecter la présence d'esprits maléfiques. Vérifiez votre sachet. Si le sel a fondu, c'est signe qu'ils sont parmi nous.

Tout le monde sort son sachet sous les yeux découragés du personnel. On ne va quand même pas retarder un vol pour une histoire de sel ? Comme une bande de robots programmés, on exécute ce qu'il dit sans réfléchir. Il est fort, le bonhomme. Je ne serais pas étonnée qu'il réussisse à nous faire réciter un mantra avant la fin du voyage. Aucun cri d'horreur dans la file d'attente, j'en déduis qu'il n'y a pas d'alerte aux mauvais esprits. Et je croise les doigts pour qu'aucun phénomène étrange survienne pendant qu'on sera dans les nuages. S'il fallait que le sachet de quelqu'un disparaisse ! Il suffit qu'une seule personne panique pour que ça tourne au chaos.

On avance enfin. Notre ami à la chemise en lin a cessé de s'obstiner quand les gars de la sécurité se sont pointés.

— Vous êtes pas obligés de monter à bord, monsieur, et vous pouvez pas empêcher les passagers d'y aller.

Je suis le groupe avec une certaine nervosité. Pas à cause du sel, mais parce que je ne suis pas pantoute équipée pour un voyage dans le Sud. Ça saute aux yeux que mes vêtements ne sont pas de circonstance. Plusieurs personnes se sont changées dans les toilettes de l'aéroport. Sandales. Jupes. Pantalons trois quarts. Mais le problème n'est pas seulement ce que j'ai sur le dos. J'ai fait ma valise avec ce que je porte l'été au bureau. Mon constat a été rapide : je n'ai pas de linge de fin de semaine. Pas besoin d'un *kit* pour les journées en mou quand on n'a jamais de congé. Je ne fais rien d'autre que travailler depuis deux ans. Il n'y a pas d'heure pour les visites de maison. Soirs. Week-end. Pause du midi. Les gens sont occupés, je dois m'adapter à leurs horaires. Une rencontre peut être hyper rapide, mais parfois, on tombe sur de potentiels acheteurs pointilleux, et c'est interminable. Répondre à mille questions sur des détails techniques. Si, avant même d'entrer à l'intérieur, ils me demandent en quelle année la toiture a été refaite, je sais que ce sera long. À l'inverse, j'ai déjà vu une femme passer le seuil de la porte, puis ressortir aussi vite en disant que l'énergie n'était pas bonne, ici. Peu importe, je ne refuse rien. Je me donne à fond pour faire ma place dans le milieu. Ouais, je me défonce pour un promoteur qui me trouve belle, mais pas compétente.

Je marche à pas de tortue dans l'allée. Chaque fois que quelqu'un trouve sa place, on doit attendre qu'il range son sac dans le compartiment à bagages, qu'il enlève sa veste... J'espère au moins qu'il y aura de bons films. Je réalise que je n'ai rien apporté pour me divertir. Pas de livres. Pas de téléphone. Pas de musique. Je ne suis même pas près d'un hublot. Ça va être long si je me retrouve dans la même rangée que les chemises en lin. Finalement, c'est pire. Mon regard repère le numéro de mon siège. C'est une blague ? La femme aux Doritos me reconnaît.

— Fais-toi en pas, le pilote est pas un vieil aveugle de soixante-dix-huit ans, me confie-t-elle avec le plus grand des sérieux.

Je le sais, il était devant la porte pour accueillir les passagers. Un sympathique pilote aux tempes grisonnantes, probablement dans la jeune cinquantaine. Elle n'a donc pas compris que mon voisin de siège la faisait marcher tantôt? D'ailleurs, je l'ai perdu de vue dans la passerelle. Je ne connais même pas son nom. Il a une tête d'Olivier, que tout le monde surnomme Oli. Ou d'un Max, pour Maxime. Ah non! Je l'ai! Jé pour Jérémy. Le genre de gars qui prend le monde pour son terrain de jeu. Un sourire agaçant, mais charmant. Un peu imprévisible. Tout ce qui ne me plaît pas dans une personnalité. Pourtant, je me surprends à zieuter les alentours, m'attardant aux hommes qui portent une casquette. Aucun ne correspond à son profil.

Le compartiment à bagages est plein. Je pousse à deux mains sur ma valise, mais celle d'à côté glisse et manque m'assommer.

— Ça va? demande ma voisine, pendant que je me frotte le front.

Je finis par y arriver, puis place mon sac à main sous mon siège.

— Ce vol porte malheur, je le sens, ronchonne-t-elle en bougeant toute sa corpulence qui déborde de mon côté. As-tu un bout de papier?

— Euh...

Elle ne me laisse pas le temps de vérifier dans mon sac qu'elle s'évente avec ses mains.

— On va tous mourir.

Bon.

Super.

Plus que cinq heures à l'écouter râler.

Je scrute chaque personne qui ralentit près de nous. Je suis assise au centre d'une rangée de trois bancs et j'ai un peu peur de voir qui viendra compléter notre trio à ma gauche. Il y a une étrange frénésie dans l'air. La plupart des gens sont excités à l'idée d'avoir les deux pieds dans l'océan d'ici quelques heures. Mais il y a aussi une certaine nervosité qui s'empare des passagers quand notre chasseur de fantômes se met à lancer du sel dans l'allée.

— Monsieur, qu'est-ce que vous faites ? intervient un agent de bord.

— Chut ! souffle-t-il. Observez.

Il se penche. L'agent se penche. On étire le cou.

— Vous voyez, le sel ne change pas de couleur. Il ne fond pas non plus. C'est signe qu'aucun esprit mal intentionné est à bord.

— D'accord, articule l'agent, hébété. Vous pouvez donc regagner votre siège.

Ma voisine anxieuse lève les bras pour attirer l'attention de l'employé.

— Monsieur ! Je pourrais avoir un bout de papier ou une serviette de table, s'il vous plaît ?

— Oui, je dois passer un coup de balai avant que quelqu'un glisse et je vous reviens.

— J'en ai besoin tout de suite! J'ai pas de testament... Je veux noter mes dernières volontés!

Je sais que l'agent de bord pense la même chose que moi. Si l'avion tombe, on ne risque pas de retrouver ta *napkin* dans les débris, ma belle. Je fais signe à l'employé d'approcher. Je lui souffle discrètement d'apporter des Doritos. Ça pue, mais ça la réconfortera peut-être.